17me Année. — N° 3193 UN NUMÉRO : 15 Centimes Samedi 1er Mars 1873

BUREAUX : RUE NAIN

ABONNEMENTS :
ROUBAIX-TOURCOING : Trois mois 3 fr. ; Six mois, 23 fr. ; Un an, 44 f.
LE NORD DE LA FRANCE : Trois mois, 14 fr. Six mois, 27 fr. ; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES : 20 centimes la ligne
RÉCLAMES : 25 centimes
On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

Heures de départ des trains : *Roubaix à Lille*, 5 17, 7 21, 8 21, 9 53, 11 26, m., 12 26, 1 56, 3 42, 5 11, 6 13, 7 38, 9 36, 11 11. — *Roubaix à Tourcoing*, Monsieur, 5 38, 7 18, 8 42, 10 12, 11 42, 1 47, 3 33, 6 03, 7 28, 9 24, 11 03. — *Tourcoing à Lille*, 7 05, 9 50, 11 50, 2 50, 5 50, 7 50, 9 50.
Lille à Roubaix, 5 20, 7 00, 8 30, 9 55, 11 05, 12 57, 2 20, 4 30, 5 30, 7 55, 10 05, 11 15. *Tourcoing à Roubaix et Lille*, 5 10, 7 12, 8 12, 9 46, 11 17, 12 17, 1 47, 3 33, 6 03, 7 28, 9 24, 11 03. — *Roubaix à Lille*, 7 05, 9 50, 11 50, 2 50, 4 50, 5 50, 7 50, 9 50.

BOURSE DE PARIS

DU 27 FÉVRIER

3 0/0	56 35
4 1/2	81 75
Emprunt 1871	88 65
Emprunt 1872	90 80

DU 28 FÉVRIER

3 0/0	56 80
4 1/2	82 50
Emprunt 1871	88 85
Emprunt 1872	91 »

ROUBAIX, 28 FÉVRIER 1873

On nous écrit de Versailles :

Hier, je vous disais que la gauche hésitait à désavouer ses doctrines les plus chères ; mais, ne voulait pas, d'un autre côté, faire un acte d'hostilité contre M. Thiers, elle avait pris le parti de s'abtenir. Aujourd'hui, tout est changé. Après une discussion qui a duré plus d'une heure, nos fiers républicains ont adopté la résolution suivante : « Confiante dans la politique du Message, » la gauche est disposée à appuyer le gou» vernement dans la discussion du projet. » Au commencement du débat, M. Fourcaud a rendu compte d'une démarche faite par le bureau de la gauche à M. Thiers, pour connaître sa pensée sur les divers paragraphes de l'art. 4. D'après les députés de la Gironde, les interpellations données par les adversaires du rapport aux projets de M. Thiers sont complétement dénuées de fondement. Cette assurance, je dois vous le dire, n'a pas peu contribué à modifier l'attitude de la gauche. Mais que vont dire à leur tour MM. d'Audiffret-Pasquier et de Broglie ?... Eux aussi, n'ont-ils pas reçu de la bouche de M. Thiers des déclarations qui ont *modifié* leurs idées. Toutes ces confidences jettent un singulier jour sur le rôle de M. le Président de la République et nous en disent long sur sa souplesse. Un pareil fait devrait certainement éclairer les *leaders* du centre droit ; mais rien jusqu'ici n'a pu les désabuser. Ils ont, disent les indiscrets, de bonnes raisons pour cela. Si le rapport est voté, trois portefeuilles vont aussitôt récompenser le zèle du centre droit. M. le duc de Broglie remplacerait M. Jules Simon qui, cette fois, serait mis en disponibilité, et M. d'Audiffret-Pasquier obtient la succession de M. de Goulard.

« C'est le plus fier chrétien que nous ayons jamais vu, » disaient les musulmans de Saint Louis prisonnier. A ceux qui ne savaient pas encore ce que c'est qu'un Roi, on peut montrer la lettre à Mgr Dupanloup, et leur dire : Voilà un Roi ! La France et l'Europe avaient, d'ailleurs, besoin de rapprendre ce que c'est qu'un vrai Roi. Les rois de pacotille ne manquent pas, et on les estime, on les respecte à leur valeur ; c'est pour cela surtout que le principe d'autorité disparaît. Nous connaissons par exemple : les rois qui couchent dans les draps de leurs parents dépouillés, des parents mêmes qui les ont un jour arrachés des flammes ; les rois par la grâce du brigandage ; les rois qui, appelés par quelques douzaines de révolutionnaires perdus de réputation, dans un pays dont ils ignorent même la langue, soignent leur caisse et s'en retournent après avoir mis leurs bagages en sûreté ; les rois qui pillent et rançonnent un pays en invoquant hypocritement le nom de Dieu ; nous connaissons les rois à la taille du *petit bourgeois*, ceux auxquels M. Prudhomme peut taper amicalement sur le ventre, quand ils lui garantissent bien son mobilier, et à qui il donne une leçon au besoin. Avec ces rois-là, les nations se décomposent et vont à leur fin prochaine ; rois et peuples, tout est proportionné.

Mais un Roi qui se respecte et qui respecte son pays ; un Roi qui met son honneur et celui de son peuple au-dessus de tout ; qui est prêt à se dévouer pour une œuvre de salut, mais qui ne descend pas aux intrigues et aux compromissions, et qui ne se courbe pas d'une ligne pour recevoir une couronne, c'est un spectacle inconnu ; et si on n'en saisit pas toute la grandeur, c'est que l'intelligence, le cœur, le caractère, tout a baissé en France, grâce à la Révolution. Lors du Manifeste daté de Chambord, nous nous écriâmes : Ne s'expose-t-on point à n'être pas entendu, quand on parle de si haut ? C'est encore de la même hauteur que vient de parler le Roi.

Il faut pourtant bien que l'on se relève de la platitude révolutionnaire, que l'on se redresse de la décadence morale, pour entendre. Si la France veut vivre, il y a nécessité qu'elle monte jusqu'à la vérité, jusqu'à la vertu, jusqu'à l'honneur ; si elle ne le pouvait pas, s'il lui fallait des hommes en réduction pour la gouverner, c'est qu'il ne resterait plus d'espoir de résurrection nationale.

La lettre du 8 février doit aussi éclairer quelques hommes de discipline, qui ont eu longtemps l'illusion de regarder Napoléon III comme la personnification de la fermeté, et qui demandaient encore si Henri V serait ferme. Est-il possible aujourd'hui de poser la question ?

A ceux qui parlent au comte de Chambord de sacrifices et de responsabilités, nous dirons : Tournez-vous vers les princes d'Orléans, et vos discours seront très-justement appliqués. Le Roi et les royalistes ont jusqu'ici *tout* fait pour l'union ; les princes d'Orléans et ceux qu'ils écoutent n'ont encore *rien* fait. Le Roi a généreusement tendu une main pleine d'oubli ; les princes d'Orléans n'ont pas voulu encore faire un pas pour la prendre, et cependant ils ont infiniment plus à recevoir qu'à donner.

Les royalistes ont pardonné 1830 et toutes les épreuves que notre pays a subies comme conséquence de cette révolution, mère d'autres révolutions ; ils ont rouvert les portes de la France à ceux dont le père les avait fermées sur la branche aînée des Bourbons, ils ont remis les princes en possession de leur fortune. Qu'est-ce que les royalistes ont reçu en échange ? Rien, absolument rien ; aucun sacrifice n'a répondu aux nôtres, on n'a pas même su brûler un préjugé sur l'autel de la patrie.

Il faut pourtant commencer par le commencement. Le commencement, c'est la rentrée des princes d'Orléans dans l'ordre héréditaire, c'est la reprise de leur place derrière le chef de leur Maison. C'est là le premier devoir, le devoir élémentaire. Aux princes d'Orléans comme aux orléanistes qui mettent en avant telle ou telle condition, qui prétendent régler préalablement tel ou tel point, il n'y a aucune réponse à faire, car ils sont hors de la logique : ils n'ont pas le droit d'ouvrir la bouche pour stipuler sur ceci ou cela tant qu'ils se tiennent hors du rang et du

Nous voyons, en ce moment, se produire dans le pays un fait que l'on cache sans doute aux princes d'Orléans, et que des amis sincères devraient leur signaler : l'irritation grossit, non pas seulement parmi les légitimistes, mais surtout dans la masse des honnêtes gens sans parti, qui comptaient sur l'union des princes de la Maison royale pour sauver la France. Nous sommes témoins de cette irritation croissante, et nous croyons rendre service à M. le comte de Paris, comme aux princes ses oncles, en ne leur dissimulant point que des amis dangereux leur font perdre chaque jour l'influence sur l'opinion publique. — CHARLES GARNIER.

(*Décentralisation.*)

Nouvelles du jour

⁂ Le *Journal de Paris* annonce que depuis quelques jours, un certain nombre d'arrestations pour les faits se rattachant à la Commune viennent d'avoir lieu à Batignolles et à Montrouge principalement.

⁂ Le *Pays* annonce aux personnes qui avaient l'intention de se rendre le 16 mars à Chislehurst à l'occasion de la naissance du prince impérial qui entrera dans sa 18e année, qu'en raison du deuil récent et par suite d'une décision nouvelle, la fête sera célébrée désormais le 15 août.

⁂ Désormais les passeports sont supprimés entre la France et la Suisse.

⁂ Hier matin, ont eu lieu à Saint-Philippe-du-Roule les obsèques de M. le comte de Ségur. Parmi les personnages marquants on peut citer MM. le duc de Noailles, Patin, le général Vinoy, le duc de Clermont-Tonnerre, Paul de Richemont.

⁂ Le prince Alphonse des Asturies, rappelé de Vienne par la reine Isabelle, est arrivé à Paris. Hier a eu lieu au palais Bosilewski un conseil de famille auquel assistaient plusieurs grands d'Espagne et entre autres le duc de Pesto.

⁂ On racontait hier, à Versailles, que l'ex-maire du 17e arrondissement, M. Balaguy, avait reçu l'invitation de se présenter à la présidence.

M. Thiers, paraît-il, voulait avoir le témoignage de M. Balaguy sur un fait qui se serait passé à la mairie des Batignolles, au moment des élections de 1869. A cette époque, comme on s'en souvient peut-être, M. Thiers, candidat, visita, à minuit, la salle du scrutin de cet arrondissement.

⁂ Un des adjoints de la mairie de Lyon, M. Vallier, a été mandé à Versailles. Il a dû hier être reçu par M. Thiers, qui désire être exactement renseigné sur le conflit qui vient de surgir entre M. Barodet et le conseil municipal de Lyon.

⁂ On annonce la prochaine arrivée, à Paris, de Mgr Mermillod. Il doit prêcher à la Madeleine, le dimanche de la Passion et pendant toute la semaine-sainte. Il y a quelques mois il prêchait dans la même église et on se rappelle sans doute l'impression qu'il produisit sur son auditoire lorsqu'il prononça l'oraison funèbre de M. Deguerry.

⁂ Il y a eu mardi, chez le duc Decazes, un dîner auquel assistaient le comte et la comtesse de Paris.

⁂ Avant-hier, chez le prince Czartoriski, à la réception habituelle, assistaient MM. le duc d'Aumale, de Nemours, la princesse Clémentine d'Orléans, la reine Isabelle d'Espagne et le duc d'Alençon.

⁂ Un journal assure que le conseil des ministres va s'occuper, pour la trancher d'une manière définitive, de la situation de M. Henri Rochefort. Le *Bien public* ajoute que ce dernier sera examiné de nouveau et si le rapport de la commission médicale établit que le condamné peut supporter le voyage de la Nouvelle Calédonie, rien ne retardera plus son départ.

⁂ Les membres de l'extrême droite ont tenu hier séance. L'*Evénement* croit savoir que ce groupe a décidé de voter contre l'adoption du projet de la commission.

⁂ D'après la *Liberté*, dans la réunion de l'extrême droite, 112 membres se sont prononcés contre le rapport ; dans la droite composée de 160 membres, 86 se seraient prononcés contre l'abstention et 80 voteraient contre les conclusions du rapport.

⁂ L'*Etat* dit que le gouvernement compte sur les voix de la gauche modérée, du centre gauche et du centre droit.

⁂ L'union républicaine s'est occupée hier de la même question que la gauche républicaine. Le rapport a été examiné au point de vue des compromis et des transactions parlementaires qu'il dépose, des menacés, dit la note communiquée, qu'il contient contre la démocratie et la République et des institutions aristocratiques dont la commission se propose d'atténuer le régime actuel.

La commission, voyant dans l'adoption du rapport une usurpation du pouvoir constituant et un attentat contre le suffrage universel, a pris les résolutions suivantes : 1° La réunion repousse toutes les conclusions du rapport et les divers articles du projet qui l'accompagnent. 2° L'union républicaine déclare en outre qu'elle appuiera, ainsi qu'elle l'a déjà fait, toute proposition tendant à proroger les pouvoirs de M. Thiers comme président de la République jusqu'à l'établissement du pouvoir exécutif par la prochaine assemblée nationale.

LETTRE DE PARIS

(Correspondance particulière du *Journal de Roubaix.*)

Paris, 27 février.

La discussion sur le projet de la commission des Trente commence aujourd'hui au milieu d'une assez grande confusion au sein de tous les partis. Ils sont très-divisés sur les résolutions à prendre. — Il y a, encore ce matin, à Versailles, une réunion des membres de la droite, et ils n'ont pu se mettre d'accord. Plusieurs membres ont proposé de maintenir le *statu quo*, avis qui a été combattu par d'autres membres. — Les mêmes divisions existent dans la gauche dont un certain nombre de membres se montrent peu disposés à voter les articles relatifs au pouvoir constituant de l'Assemblée, à l'établissement d'une seconde Chambre et à la réforme électorale. — Ces trois articles seront formellement repoussés par toute l'extrême gauche.

Le *Journal des Débats* s'avise tout d'un coup de manifester assez peu de goût pour le travail de la commission des Trente, et il ne dissimule pas ses préférences pour l'amendement de M. de Ventavon, amendement qui impliquerait comme non avenus et le Message lui-même et toutes les tentatives favorables ou hostiles qui l'ont suivi ; cette proposition ajournerait toute lutte de principes et tout combat [illegible] qu'au jour où le territoire serait délivré de la présence de l'étranger. Elle aurait pour elle, ajoutent les *Débats*, ce grand mérite d'être franche, sincère, exempte d'engagements ou d'arrière-pensée pour l'avenir. Avec elle, il n'y aurait point à dissimuler, puisqu'elle permet toutes les espérances, tous les projets, et qu'elle se contente d'en ajourner la réalisation. Elle ne serait point la trêve, mais elle serait le désarmement des partis. — Il est donc difficile de prévoir ce qui va sortir de cette discussion, qui peut susciter bien des incidents imprévus. — Tout va dépendre du langage de M. Thiers ; son embarras est très-grand, car il lui faut satisfaire, tout à la fois, la droite et la gauche ; un déplacement de voix un peu considérable, d'un côté ou de l'autre, uni à celles des extrêmes droite et gauche, peut donner une majorité contre le projet de la Commission ou tout au moins une forte minorité qui affaiblirait beaucoup le gouvernement.

D'après des communications faites à la dernière réunion de la gauche républicaine, ses délégués auraient reçu de M. Thiers des déclarations qui décideraient la majorité des membres de cette réunion à voter le projet de la commission. J'espère que la droite et le centre droit obligeront M. Thiers à s'expliquer catégoriquement à la tribune, sur le langage tenu aux délégués de la réunion républicaine. Nous touchons à un de ces moments solennels, où tous les fauxfuyants, toutes les équivoques doivent être écartés. — Il n'a pas été distribué et déposé aujourd'hui moins de dix amendements au projet de la commission.

M. Fuster, professeur à la faculté de médecine de Montpellier, vient de communiquer au gouvernement une note détaillée sur le progrès croissant de l'émigration dans nos contrées du Sud-Ouest et sur ses conséquences désastreuses : démoralisation, dépopulation, inculture des terres, délaissements des industries, insalubrité, etc. — Préoccupé déjà de cette grave question, le ministre de l'intérieur a chargé officiellement M. le professeur Fuster de continuer ses recherches afin de prévenir et d'arrêter un mouvement qui menace de compromettre les intérêts moraux et matériels de plusieurs départements.

D'après l'opinion exprimée par plusieurs membres du jury chargés de juger le concours pour la restauration de l'Hôtel-de-Ville de Paris, il paraîtrait que les plans de l'architecte Baltre auraient beaucoup de chances d'être choisis.

Le *Livre du jour* que vient de publier

Feuilleton du *Journal de Roubaix*
DU 29 FÉVRIER 1873

— 29 —

LE TRIOMPHE

D'UNE FEMME

(Traduction de l'anglais)

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE XI.

La promesse de Richard Thornton.

(Suite)

— Si je le rencontre, Richard, s'écria Eléanor Vane avec un éclair terrible dans le regard, je l'entraînerai à commettre quelque crime, et puis je me tournerai contre lui en lui disant : « La loi du pays ne pouvait venger la mort de mon père, mais je puis vous punir pour un forfait moins sérieux. J'ai fait servir la loi à mes projets et je l'oblige à vous faire expier vos torts envers mon père. »

Richard Thornton regarda sa compagne d'un air effaré.

« Mais, Eléanor, s'écria-t-il, c'est là le langage d'un Indien rouge ; c'est affreux ! Vous m'épouvantez ; réellement, vous m'épouvantez.

— J'en suis fâchée, Richard, répondit-elle tristement. (Quand ses affections seules étaient en jeu, c'était un véritable enfant.) Pour rien au monde, je ne voudrais vous faire de la peine à vous ou à la signora. Mais il arrive quelquefois, Richard, que nous ne sommes pas maîtres de nous-mêmes, et le serment que j'ai fait rue de l'Archevêque me prive de ma volonté. Je ne l'ai jamais oublié, Dick. Chaque nuit — le jour, j'étais heureuse en votre société — chaque nuit, je songeais à la mort de mon père. Si cette mort eût été une mort ordinaire, si mon père eût expiré dans mes bras par la volonté de Dieu, et non par la cruauté d'un misérable, mon chagrin aurait peut-être diminué de beaucoup à l'heure qu'il est.

Mais je ne puis oublier combien sa dernière heure a dû être pénible ; non, je ne puis l'oublier. Quand bien même tous les chrétiens du monde seraient là pour me sermonner, je ne saurais avoir de la pitié pour cet homme. S'il devait être pendu demain, j'en serais contente et j'irais nu-pieds m'installer auprès de la potence pour le voir souffrir. Aucune trahison ne me paraîtrait basse, employée contre lui. Aucune torture ne me semblerait trop cruelle pour assouvir sur lui toute ma haine. Songez à la faiblesse de mon père, ce pauvre vieillard ruiné que tout le monde devait plaindre et respecter, et rappelez-vous le sang-froid cruel du scélérat qui le dépouilla de tout cet argent, cet argent qui était pour lui plus que de l'argent... car il représentait l'honneur.... l'honnêteté.... l'avenir de son enfant.... en un mot, tout ce qui avait de la valeur à ses yeux.

Rappelez-vous cette lente agonie de six ou sept heures à laquelle il fut condamné par son assassin, et ne soyez plus étonné de ce que mes sentiments pour cet homme ne soient pas chrétiens.

— Ma chère Eléanor, si je regrette la violence de vos sentiments à ce sujet, je ne défends pas l'homme dont la scélératesse a poussé votre père à une fin malheureuse ; je veux seulement vous convaincre de la folie que vous commettez en entretenant des idées de vengeance et de représailles. La vie n'est pas un roman en trois volumes ou un drame en cinq actes, Nelly. Les rencontres inattendues, les coïncidences étranges communes dans les romans, ne sont pas aussi fréquentes dans la vie réelle. Il n'est pas du tout probable que, dans le cours de votre existence, vous rencontriez une seconde fois cet homme. Depuis le moment de la mort de votre père, ses traces ont été perdues ; car votre père seul aurait pu nous dire qui il était ou se disait être.

Il est perdu maintenant dans le vaste chaos de l'humanité, et vous n'avez pas la moindre indication pour vous guider vers lui. Au nom du ciel, renoncez donc à l'espoir d'une vengeance impossible. Avez-vous oublié ces mots de l'Epître entendue par nous il y a quelques semaines ? « La vengeance est à « moi, dit le Seigneur ; c'est moi qui « m'en charge. » Si la vengeance mélodramatique du théâtre n'est pas praticable dans la vie, nous savons du moins, ma chère — car vous voyez que cela nous vient d'en haut — que les mauvaises actions ne demeurent pas impunies. A l'extrême limite de la terre cet homme, que vos efforts ne peuvent atteindre, souffre peut-être par son crime. Essayez de songer à cela, Eléanor.

— Je ne puis. La lettre que mon père m'écrivit avant de mourir renferme des ordres auxquels je ne veux pas désobéir.

Le seul héritage que j'ai reçu de lui c'a été cette lettre ; cette lettre dans laquelle il me priait de venger sa mort. Vous me croyez sans doute folle et mauvaise, Richard ; mais, malgré tout ce que vous m'avez dit, *je crois que je rencontrerai cet homme.* »

Le peintre soupira et se tut. A quoi bon discuter avec cette jeune fille ? Que faire, sinon l'aimer, l'admirer et se mettre à sa disposition si elle avait besoin d'un esclave ? Pendant qu'il réfléchissait ainsi, Eléanor entoura de ses deux mains le bras de Richard et le regarda sérieusement.

« Richard, lui dit-elle à voix basse, je crois que vous me viendriez en aide si vous le pouviez.

Je me jetterai à l'eau et au feu pour vous plaire, Nelly.

— Je veux que vous m'aidiez en cette affaire. Vous ne connaissez pas plus cet homme que moi ; mais vous êtes beaucoup plus habile que votre sœur d'adoption. Vous vous mêlez à une foule de personnes et vous voyez le monde, pas beaucoup, je le sais, mais enfin plus que moi. Je m'en vais dans une maison de campagne très-retirée, où je n'ai aucune chance de rencontrer cet homme, et vous, vous restez à Londres.

— Où je puis le frôler dans la rue quelque beau jour sans être plus avancé, Nelly. Ma chère enfant, comme résultat, vous serez tout aussi près de lui dans le Berkshire que moi dans Bloomsbury. Ne parlons plus de cela, Nelly. Je ne saurais vous dire combien ce sujet me cause de peine.

— Je ne me tairai, répondit la jeune fille avec résolution, que lorsque vous m'aurez fait une promesse.

— Quelle promesse ?

— Que si jamais vous découvrez une trace à l'aide de laquelle je puisse parvenir à constater l'identité de l'homme que je cherche, vous la suivrez patiemment sans y épargner ni la peine ni l'argent.

Voulez-vous me promettre cela, Richard ; c'est moi, moi qui vous le demande.

— Je vous le promets, Nelly, et je tiendrai honnêtement parole si jamais l'occasion se présente ; mais, à dire vrai, je n'y compte pas.

— Merci quand même de votre promesse, Richard. Elle m'a fait du bien.